

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(7.9.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche
7
septembre
1947

Paris ET SES POETES

La formation de grands centres urbains, tels que nous les connaissons, est d'une date relativement récente. Les grandes villes de l'antiquité dont les splendeurs nous charment lorsque nous en lisons la description dans les textes des vieux historiens, ne nous paraissent sans doute, si par une opération magique, l'on pouvait les ressusciter sous nos yeux, que de grosses bourgades, infiniment belles ou pittoresques, mais incapables de rivaliser en importance avec nos capitales modernes.

Il ne faut probablement pas chercher d'autre motif au fait que l'obsession de « la grande ville », la transposition en mythe du thème urbain n'apparaissent que tardivement dans la poésie européenne.

Plus particulièrement, l'évocation de Paris, qui depuis plusieurs siècles constitue l'un des thèmes les plus familiers de la littérature française, ne s'y fait jour pour la première fois qu'au XV^{ème} siècle, dans les poèmes de François Villon.

Le fait que Villon fut le premier grand poète urbain français établit une communication directe entre son œuvre et la poésie moderne. Et pour bien concevoir l'importance et l'originalité du miracle composé de rues tortueuses et de tavernes qui flotte au-

par A. ROLLAND DE RENEVILLE

dessus du Petit et du Grand Testament, il est nécessaire de se souvenir de cette particularité : le thème de la grande ville apparaît pour la première fois chez un poète qui n'avait pu en puiser la notion dans les œuvres qui précèdent la sienne.

Tandis que les poètes de l'antiquité grecque et romaine situaient les phases de leurs épopées, et celle de leurs poésies épiques ou légères, dans les vastes décors d'une nature souverainement libre ou parmi les plus souriants aspects d'une campagne domestiquée, et alors même que les épisodes des grands poèmes du Moyen-Âge apparaissent pleins de rumeurs de forêt, et traversés de routes aveuglantes, la poésie de François Villon ignore la nature, et se situe implicitement dans ces paysages de pierre, de métal et d'eau, que Boileau, deux siècles plus tard allait honorer dans ses « Satires », mais parmi lesquels l'inspiration de Baudelaire au début du XIX^{ème} siècle, devait se déployer à son tour.

Du fait que Villon fut le premier grand poète des paysages parisiens, dont il évoque le folklore populaire, les enseignes d'auberge, les « varlets et chambarrières », les chanoines, les notaires, et les filles « au bon bec », il inséra dans la littérature française ce mythe de la Ville, à la fois dévorante et créatrice, dont l'horreur et le mystère allaient se substituer à ceux de la Nature, et poser à l'homme cette interrogation sur ses propres arcanes que la poésie n'en finit pas de formuler.

Sous ses dehors comiques, le célèbre satire de Boileau sur « les embarras de Paris », composé à propos de la capitale un tableau dramatique qui l'apparente aux plus sinistres descriptions de l'enfer qu'aient pu imaginer les Pères de l'Eglise, l'homme n'y a pas de place. Le crime et l'incendie sont les entités qui se déploient dans le labyrinthe fébrile qu'une intelligence maudite et déçue a érigé dans un lieu que le Créateur destinait au bonheur de ses enfants.

Cette vision romantique dont un poète du XVII^{ème} eut la prescience avant que le romantisme n'ait apparu dans nos lettres se prolonge dans la poésie de Baudelaire. Pour « composer chastement ses églogues », le poète des « Fleurs du Mal » doit oublier le drame qui se joue dans la rue, se réfugier auprès du ciel, seul élément naturel que l'homme n'a pu proscrire, et mieux encore fermer sa porte et ses fenêtres, pour rêver « d'horizons bleudans ». Le jeu, l'ivresse, la luxure se donnent libre cours dans les tripots. De loin en loin une créature libre et belle, mendiant rouille ou passante inconnue, se distingue encore dans la foule.

Parmi les poètes contemporains, Léon-Paul Fargue continue à composer des chants sur le thème urbain, dont Villon, Boileau et Baudelaire furent obsédés.

Poète de ce Paris devenu pour lui une contrée intérieure dont l'enchantement se confond avec l'évocation d'un Eden sans cesse aboli et renaissant, Léon-Paul Fargue complète des touches miraculeuses le mythe urbain que ses livres secrètent comme un miel noir et or. Le Paris inquiétant de Villon, qu'à leur tour Boileau et Baudelaire peignirent aux couleurs de l'enfer, devient pour Léon-Paul Fargue le lieu des souvenirs, de la méditation, celui d'un paradis paradoxalement vivant, au sein d'une ère destructrice des valeurs spirituelles.



Vue à peu le grand port de Marseille regardant son rythme d'activités

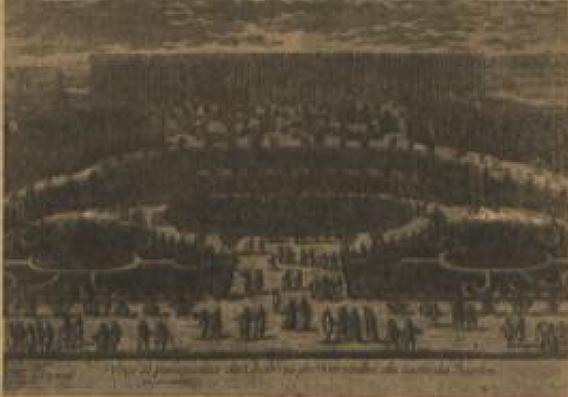
LA PETITE HISTOIRE DES JARDINS DE VERSAILLES

TOUT a été dit, ou peu s'en faut, sur la distribution, l'ordonnance générale et les œuvres d'art qui ont fait du parc de Versailles un chef-d'œuvre d'art paysagiste, et l'on ne saurait ajouter que des détails à l'histoire écrite par des auteurs récents comme Pierre de Nolhac, qui fut conservateur du château, ou M. Mauriceau-Boupré, qui a succédé à un autre très érudit conservateur M. Gaston Brière. Mais la petite

ment peu mention de ses travaux à Versailles. Même comme dessinateur, Lenotre eut des rivaux : d'abord Claude Mollet, qui appartenait à une famille où fleurir, d'entretenir les parterres que Lenotre et ses confrères avaient dessinés, M. Lemoine en a établi la suite. Il a ainsi tiré de l'ombre où ils étaient injuste-

par ROBERT LAULAN

l'on était jardinier de père en fils, comme chez les Lenotre ; après lui Desgots ; puis un prêtre flamand du nom de Livinus Cruyl. Il ne fut pas seul non plus pour assurer sur le



Les jardins de Versailles sous Louis XIV (reproduction d'une estampe de l'époque)

histoire pittoresque et révélatrice de ces jardins avait été très négligée jusqu'ici. C'est cette lacune qu'a voulu combler M. Henri Lemaire, architecte en chef de Seine-et-Oise, à l'aide des renseignements puisés dans les Comptes des bâtiments du roi, de 1664 à 1715, qui figurent dans les documents dont il a la conservation.

Et d'abord, s'est demandé notre érudit, André Lenotre, l'auteur illustre de ce parc et de tant de jardins qu'on lui attribue, est-il l'unique créateur de ces merveilles ?

Il semble que sa gloire ait quelque peu éclipsé, pour la postérité, les noms d'autres paysagistes contemporains, alors très réputés, dont les appointements — détail significatif — n'étaient pas inférieurs aux siens, et il est caractéristique que les Comptes des bâtiments, dont on ne saurait récuser le témoignage, font relative-

terrain : d'autres paysagistes collaborèrent avec lui et le remplacèrent sur un pied d'égalité. Quant aux jardiniers en chef qui s'occupèrent d'armer, de

ment reliés : Macé-Fourché, Pierre Colinot, Henri Dupuis, Philibert Dupuis et J.-B. Boivinot, qui, de 1664 à 1715, maintinrent ou accrurent la beauté des célèbres jardins.

Il faut souligner que la création de ce parc fut d'abord une vaste entreprise de terrassement, car le sol était marécageux et en grande partie sablonneux, comme toute peu propice à l'aménagement de jardins. Les dépenses de terrassement s'élevèrent à plus de 3.200.000 livres, occupant le second rang après la maçonnerie, dans les dépenses immenses écumées de la construction de Versailles. Après avoir tracé les grandes lignes du parc, il fallut, en effet, disposer les terrasses en étapes et amener des quantités prodigieuses de bonne terre et de fumier. Sans parler de l'adduction de l'eau nécessaire à son arrosage, et à l'alimentation des miroirs d'eau, bassins, fontaines et du Grand Canal.

Quand vint le moment de fleurir les parterres qui s'étendent sur toute la façade du côté du nord, et qui sont dessinés avec des bordures de buis, extrême-ment de massifs de fleurs de couleur, comme on avait besoin de

touffes régulières, point trop hautes, pouvant suivre les circuits formés par les lignes de buis taillé, on eut recours aux fleurs à oignons : jonquilles, tulipes, tubéreuse, narcisses, jacinthes.

Colbert, le parcimonieux Colbert, réclamait des fleurs à l'intendant des palais de Marseille, et au directeur de la Compagnie des Indes. Il n'hésitait même pas, pour satisfaire les goûts de magnificence de son souverain, à en faire venir de la Hollande, alors ennemie.

Ces fleurs à oignons cultivées en pots, permettaient de varier fréquemment les couleurs des parterres. Tel massif de jacinthes bleues pouvait être transformé en un parterre de jonquilles jaunes : il suffisait d'une substitution de pots. L'on faisait naturellement de ces poteries une consommation énorme : 125.000 en 1687, pour Trianon, 100.000 l'année suivante, pour Versailles.

Au delà de ce jardin multicolore, s'étendait le petit parc, dont le centre était le Grand Canal, avec ses deux bras de la Ménagerie et de Trianon. Son aspect était très différent de celui que l'on connaît aujourd'hui, car, au XVIII^{ème} siècle, les longues allées étaient bordées de murs continus de verdure, d'une dizaine de mètres de haut, dénommés charnelles, du nom de l'arbre qui en était l'élément principal. Mais il y avait aussi

SUITE EN PAGE 3

CHAMONIX

Université française d'alpinisme

NOUS avons tenté sur le plateau de Chamonix les hauts cols qui suivent à la longue-vue les caravanes sur le Mont Blanc, sous quelques centaines de mètres plus haut, sur un des chaîlons suspendus du Massif de l'Alpille de Mâle. Le jeune conducteur des travaux, torse nu sous le soleil, nous aide d'un bras athlétique, à franchir échelles et passerelles. Mais sa parole son accent, son langage châtié sont d'un citadin. Son visage rayonne de droiture et de saine intelligence, son regard direct est d'un chat.

Par quelques échafaudages empilés, il nous amène chez lui ; car il habite lui-même, à l'aise de penne, un studio dont les fenêtres ont capté que des cimes et du ciel. C'est sa jeune femme qui a prêté ce logis sévère et solitaire à la sphère de Chamonix.

Comment ces deux enfants, Parisiens l'un et l'autre, ont-ils été conduits à choisir cette vie montagnarde ?

« Mes études n'ont pas été, me dit notre hôte, l'état préliminaire de la grande partie des troupes de l'aviation c'est été transporté plus ou moins subrepticement dans des groupements de jeunesse vivant en haute montagne. Pour beaucoup de nous, dans la dure crise que nous traversons alors, la montagne a été une révolution catégorique. Les professeurs de ski et de l'alpinisme assuraient quelque peu notre besoin d'action. Les victoires remportées sur le rocher et la neige nous aidaient à garder confiance en nous-mêmes et en l'avenir. Des jeunes nous sont arrivés d'un peu partout, que nous avons formés à notre tour. Par l'alpinisme ils ont appris le courage, le dépassement de soi, les disciplines impérieuses et la solidarité dans l'effort et dans le danger. Les âmes étaient brisées aussi bien que les corps.

« Oui, on sait quels magnifiques exercices — et quels défis — les groupements en question ont donné par le suite aux troupes de la libération... »

Le téléphone de service annonce l'arrivée d'une cordée conduite par un monteur du collège des Frax.

Un collège d'enfants ? Non, de grands jeunes gens. C'est l'une des écoles de montagne établies dans la vallée. Ce matin est devenu l'université française de l'alpinisme.

« C'est encore, reprend le jeune homme, une conséquence de cette époque de la montagne sur tant d'années

nous. D'abord les compétitions de ski ont attiré vers elle un nombre croissant de sportifs purs. Actuellement l'équipe française de ski se classe parmi les premières du monde. C'est le Champion Emile Allais qui est le premier l'idée d'organiser méthodiquement la formation de monteurs qualifiés. Lui-même en ce

par DUSSANE

ment enseigne en Amérique, où il a fait triompher la technique française.

Chamonix possède deux écoles, où l'on enseigne le ski l'hiver et l'alpinisme l'été. La première, jadis militaire, destinée à l'entraînement spécial des troupes de haute montagne, a été créée en 1915, à 2.600 mètres d'altitude, entre le col de Mâle et le col du Géant.

Les deux autres, civiles. Le Collège des Frax reçoit en stage des élèves français — et aussi des étrangers. L'entraînement technique y est doublé d'un enseignement de culture spécialisée : météorologie, géologie, histoire. Son but est de former des chefs de cordée et

des monteurs capables de conduire et d'encadrer les caravanes de jeunes et de les initier aux grandes ascensions. Elle l'école nationale d'alpinisme, par des méthodes similaires, forme les guides proprement dits. Elle seule délivre le diplôme qui donne le droit d'exercer la profession.

Dans ces écoles qui sembleraient devoir instruire que les habitants de la montagne, il vient aussi des enfants des villes. Ce ne sont pas les moins fervents et leurs maîtres glorieux élèves. Deux d'entre eux, déjà titulaires de leur brevet de guides, viennent de réussir en Suisse l'ascension de la terrible montagne de l'Égo, qui n'avait été vaincue qu'une ou deux fois et jamais encore par une équipe française. L'un, Teyssier, est fils d'un médecin de Grenoble ; l'autre, Lachaud, d'un commerçant d'Annecy.

Puisse l'université alpine de Chamonix, encore toute nouveauté, multiplier en France — et chez ses stagiaires étrangers — un nombre toujours croissant de vocations semblables.



L'escalade d'une aiguille du massif de Chamonix

MARSEILLE RENAIT

par Edmond DELAGE, de l'Académie de Marine

QUAND la France dut signer l'armistice, le port de Marseille était à l'apogée de son trafic, pour le ravitaillement de ses importantes industries locales, en pétrole, en charbon, en céréales, en oléagineux, pour la réception des stocks considérables de matières premières et de marchandises, des-

tinées à soutenir l'effort de guerre français. Son énorme équipement, très modernisé comportait 263 grues, dont une centaine de modernes, 3 grands kilos à câbles, 320.000 mètres carrés de hangars et magasins, 7 formes de radoub.

Le 11 novembre 1942, l'invasion des Allemands en zone « libre » arrêta totalement un trafic qui, en 1941, grâce à la tolérance britannique, s'était encore maintenu à environ la moitié de la normale, surtout avec les territoires français d'Afrique et d'outre-mer.

Les Allemands n'utilisèrent pas le port. Ils pillèrent, avec leur méthode habituelle, son outillage, le trinquèrent littéralement de blockhaus, d'abris, de batteries de D.C.A., ouvrirent un immense chantier pour la construction d'une grande base sous-marine. Les grues, les remorqueurs, les embarcations de toutes classes disparurent des quais, où ne venaient plus accoster que les rares navires approvisionnant la Suisse ou ceux qui, d'Amérique, apportaient des colis pour les vicieuses de guerre alliés.

Dès le débarquement des Alliés en Normandie, l'ennemi qui sentait la catastrophe approcher et savait

SUITE EN PAGE 3

LA CAMARGO

AROUSSE lui consacre un article de trente lignes : Camargo (Marie-Anne de Cuppis de), danseuse née à Bruxelles en 1710, morte à Paris en 1770. La princesse de Ligne s'intéressa à elle et l'envoya à Paris, à peine âgée de dix ans, pour y apprendre la danse. L'enfant y devint élève de Mme Prévost, danseuse de l'Opéra, et ses progrès furent si rapides qu'elle débuta, à peine âgée de seize ans, à l'Opéra, où sa grâce et l'étonnante habileté de sa danse en firent une étoile. Les leçons de Blondy et Dupré achevèrent de perfectionner son talent. Une liaison qu'elle contracta avec le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, lui fit cependant quitter l'Opéra en 1734, celui-ci fort jaloux la cloîtra dans un lieu secret ; mais elle y resta en 1740 et y retrouva ses triomphes. C'est alors que Lanrenç fit d'elle un portrait merveilleux. Mlle de Camargo se montra dans une foule d'ouvrages, sur la scène de l'Opéra. C'est elle, dit-on, qui battit la première les entrechats à quatre. Cette artiste fameuse qui avait reçu en 1739 des « lettres de naturalité », prit sa retraite en 1751.

Pour le Français de 1947, ce nom de la Camargo évoque toute une époque de plaisir, d'insouciance, de luxe, d'impertinence et il représente bien dans sa sonorité tapageuse et un peu canaille, ce règne de Louis XV, qu'un esprit écrivain a si heureusement baptisé le « Siècle Pompadour ».

Donc Mlle de Camargo était de famille noble, presque illustre même puisqu'elle avait fourni plusieurs cardinaux au Sacré Collège. Un biographe du temps donne un détail adorable de sa jeunesse : « A l'âge de six mois, elle sautait dans son berceau, faisait des gestes et vivait, si paisible, si bien endormie quand le violon de son père frappait son oreille, que l'on imaginait sur-le-champ qu'elle serait une des premières danseuses de l'Europe. »

Contrairement à ce que dit le Larousse, si elle débuta bien à peine âgée de seize ans à l'Opéra, le 5 mai 1726, dans l'Opéra d'Atys, où elle exécuta un pas très difficile intitulé les « Caractères de la Danse », avec un succès foudroyant elle avait essayé son talent sur les théâtres de Bruxelles et de Rouen où elle avait connu ses premiers triomphes.

Reine de la danse et de la mode

Mais la vogue incroyable qui s'attacha dès lors à la jeune ballerine fut encore une autre cause que son talent si remarquable : on se précipitait sur elle... sage que, quoique recherchée avec passion par les plus grands seigneurs elle repoussait avec une fierté et une délicatesse inconcevables à cette époque, les propositions magnifiques qui lui étaient faites, enfin que c'était une vertu.

C'était si rare — en ce temps là

bien entendu — dans le corps de ballet que son talent de danseuse aidant, la Camargo fut prônée dans toutes les sociétés ; on se battait aux portes de l'Opéra pour aller admirer cette merveille. Tous les modes prirent son nom : coiffure à la Camargo, robe à la Camargo, panier à la Camargo. Son corsage fit une fortune colossale et lui dédiant des petites soulers de son invention. Toutes les grandes dames voulurent absolument être chaussées à la Camargo.



Cette vogue dura longtemps, plus longtemps que la vertu de son modèle.

La supplique du père noble

Il y avait environ deux ans que la Camargo dansait à l'Opéra quand elle y fit entrer sa jeune sœur. Or, à ce moment, elle était vigoureusement courtoise par le comte de Melun.

Mais il est préférable de laisser toute sa sœur à un document qui figure dans les archives de l'Opéra de Paris. C'est une requête de M. Camargo père, adressée en mai 1726, à Son Excellence Monseigneur le Cardinal de Fleury.

« Monseigneur, Ferdinand-Joseph de Cuppis, alias Camargo, deyen, seigneur de Renoussart, représenté très respectueusement à votre Excellence que, né d'une des plus nobles familles de Rome, qui a donné à l'Église romaine un archevêque de Fribourg, un évêque d'Orléans et un cardinal de titre de Saint-Jean aux Portes Latines, doyen du sacré collége en l'an 1817, sous le pontificat de Léon X ; s'étant trouvé privé des biens de la fortune par les malheurs, les procès et les ravages des guerres que ses pères ont eues, il a été obligé de se consacrer à la danse, et à ses ancêtres, dans la noblesse de laquelle il n'y a jamais eu aucune altération, pas même par les alliances ; le supplique étant en état de prouver seize quartiers, tant de père que de mère, puisque la fa-

mille des Cuppis a sorti de la Rome pour venir s'allier à Bruxelles à celle des Derville et Vanghem Deriaclain, qui sont d'un nombre des sept familles qui ont fondé la ville de Bruxelles, et dont les descendants confondent en eux la noblesse et la bourgeoisie.

Hors d'état de pouvoir soutenir son rang, et chargé de sept enfants il a été obligé de se consacrer à la danse, et à ses ancêtres, dans la noblesse de laquelle il n'y a jamais eu aucune altération, pas même par les alliances ; le supplique étant en état de prouver seize quartiers, tant de père que de mère, puisque la fa-

Il y a cinquante ans, Paul Bourget écrivait, dans une de ses nouvelles : « Lorsque la Paris (un bateau du service Hyères-Port-Cros) est franchi le passage que garde le fort de l'Écluse, et vire de bord dans la direction du cap la Malgue et du cap Brun, son ligne de côte commence à se déployer, avec lenteur, aussi élégante que si le vapeur, au lieu de naviguer de Toulon à Porquerolles, est allé de Pirée à Chalcis, ou de Naples à Catane. »

La vie, et les faire sortir de la misère en attendant des temps plus heureux ; il a fait donner à l'un des instructions pour la peinture, à d'autres pour la musique, à d'autres pour la danse. Dans ce nombre sont deux filles, actuellement l'une de dix-huit ans, l'autre de seize. Comme le feu roi, de glorieuse mémoire, a voulu qu'un père fût de l'Opéra sans déroger, le supplique ayant été d'ailleurs sollicité, même forcé par des personnes qui avaient les grandes dispositions de l'ainée, n'a pu s'empêcher de consentir qu'elle entrassent à l'Opéra, mais sous la condition que lui ou son épouse les y conduisent et les y reprendront en sortant. En effet, l'ainée, qui y est depuis trois ans, s'est toujours parfaitement comportée, et cette cadette a été universellement admise, aussi bien que sa sœur.

Mais depuis trois ans, M. le comte de Melun a été de débauchés et de vices également indignes de lui et du supplique. Après avoir troué le secret de faire interrompre des ordres au supplique, que l'on a dit émaner d'une part respectable, pour ne point réprimer au fille, quoiqu'il y eût occasion de le faire, il a cru que la soumission du supplique à ces ordres, quoique surpris par de faux exposés, avancerait ses lâches desseins ; il a osé proposer au supplique de consentir à la débauche de sa fille et lui a offert pour cela de lui abandonner ses appointements qu'elle a à l'Opéra. Le supplique ayant traité comme il le devait cette proposition, le comte a trouvé le moyen de s'introduire pendant plusieurs nuits dans la chambre de ses filles et enfin, les 10 et 11 de ce mois de mai, il les a enlevées toutes deux, et les tient actuellement en son hôtel à Paris, rue de la Couture-Saint-Germain.

« Le supplique, ainsi déshonoré aussi bien que ses filles, poursuivrait à l'ordinaire et le revendeur était un simple particulier ; et les lois établies par S.M. et ses augustes prédécesseurs veulent que le rapt soit puni de mort. Il y a double crime : deux sœurs enlevées, dont une âgée de dix-huit ans, l'autre de seize. Mais le supplique, ayant pour partie une personne du rang du comte de Melun, est obligé de recourir au législateur, et espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice, et qu'il ordonnera à M. le comte de Melun d'épouser la fille aînée du supplique et de doter la cadette. Il ne peut que par là réparer une injure si sanglante », etc.

L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de cette requête et demeure muette sur le façon dont le comte de Melun repéra ses torts. Ce qui est certain, c'est qu'il n'épousa ni l'une ni l'autre.

Une fois et demie les dimensions d'un « Constellation » et le tonnage qu'il enlève.

Le corps du tonnage, c'est la carlingue de l'avion, qui à l'arrière flotte directement sur l'eau, sans la tête et la queue, les deux entités d'ails ne sont là que pour l'équilibre, comme les bâtons d'un skieur nautique : tout le poids repose sur la coque.

La pièce du bec, une porte ouverte, le long des flancs des hublots. Vers l'arrière, une autre porte.

Entrons ! Un cockpit médian divise tout l'intérieur de l'avion, depuis la queue, où est installée la cuisine, jusqu'au bec, qui se referme avant l'envol. Des deux côtés de ce cockpit, les cabines de passagers : quatre alcôves à quatre places et quinze à deux places, et les cabines de toilette.

Au centre de gravité de l'appareil, dans sa partie la plus basse et la plus proche de la quille, un salon-bar avec ses banquettes, ses tabourets, et ses tables, occupe toute la largeur de la carlingue. Une échelle verticale monte par

HYERES LE PAYS DES MAURES ET LES ILES

Les guerres passent et la nature demeure, indifférente aux passions humaines, toujours prête à divertir, à consoler. Quand sous l'heure de la nuit, le soldat abandonne son poste, et le inutile vient aussitôt prendre, sa place, au plaisir reprendre la place, qu'il avait cédée aux armes. Il retrouve les paysages célèbres tels qu'ils les avait laissés. Personne n'en a rien retranché, personne ne saurait rien y ajouter. Le splendide d'un site n'a pas à compter avec le temps et satisfait toujours de la même façon celui qui a le loisir d'admirer ou l'occasion de voyager. Ce sentiment d'éternité et cette vision de durée sont particulièrement perceptibles, signifiants en Provence, et dans cette Provence si nuancée, si humaine, particulièrement dans le pays des Maures, le long de la côte des Maures (ainsi appelé au souvenir des pirates d'Afrique et de leur invasion), face aux îles d'Hyères, rangées en ligne, Port-Cros, Porquerolles, le Thau, le Bagaud, les Stoichades, comme disent les anciens, toujours scintillantes et parfumées.

Il y a cinquante ans, Paul Bourget écrivait, dans une de ses nouvelles : « Lorsque la Paris (un bateau du service Hyères-Port-Cros) est franchi le passage que garde le fort de l'Écluse, et vire de bord dans la direction du cap la Malgue et du cap Brun, son ligne de côte commence à se déployer, avec lenteur, aussi élégante que si le vapeur, au lieu de naviguer de Toulon à Porquerolles, est allé de Pirée à Chalcis, ou de Naples à Catane. »

Une autre Grèce

« La noble arde des montagnes continuait de se déchaîner, sèche et blanche sur l'azur profond du ciel. La mer traquait les critiques d'un oulet d'argent, et c'était, entre les rochers rouges de ces petites îles et les premiers contreforts de la montagne, une audacieuse végétation d'oliviers, de pins, de châtaignes, semée de villas pittoresques et de bastilles. »

« La mode n'a pas encore touché, heureusement, cette région de la Provence qui conserve, jusqu'à l'étrange presqu'île de Giens, jetée en forme de T, sa jolie physionomie sauvage, cet inexprimable charme d'une autre Grèce, aussi claire, aussi gracieuse dans sa redresse technique. »

Aucun mot n'est à changer dans ces lignes ; aucune nuance ne serait à revoir. Ce texte pourrait avoir été écrit hier, ce matin... et le moindre pêcheur de l'endroit vous dira, comme au siècle dernier, avec la même conviction, et la certitude qu'il en est ainsi, que l'on peut bien le tour du monde sans trouver quelque chose de plus « régulant » que cette côte. En 1947 comme en 1800, on peut, des hauteurs d'Hyères, et d'un même oeil, d'une même âme, voir les îles d'Or « proclier, entre le ciel d'un bleu pâle et la mer d'un bleu sombre, leur longues lignes blanches et leurs rochers si tétrales. »

La mode et ses conséquences continuent de respecter cette région de la Provence qui rappelle encore lurt hautement la Grèce antique par ce qui est plus de culture que de voyages. Les vallées de Porquerolles, la « merveille élyséenne », de Port-Cros, « val-

Méditerranée », et de l'île de Levant (celle-ci conquise par les naturalistes conservent comme des trésors taxinomiques leurs plus d'Alieq, leurs rochers et leurs laves, leurs vallées profondes, d'un vert à la fois violent et frais, d'où montent les odeurs mêlées des plantes aromatiques, et perisantes, et comme pièces de voix, de confidences et d'appels.

Port-Cros

Non, la mode n'a rien changé... Le progrès, peut-être, puisque des services de bateaux permettent aujourd'hui d'atteindre, et plusieurs fois par jour, les îles lointaines au départ des Salles d'Hyères, du Lavandou et de la Tour Fondue, sur la presqu'île de Giens, terre de prisonniers. De ces îles qui se prêtent encore à la douceur de vivre, à l'évasion d'espérer, c'est Port-Cros qui est la plus célèbre, la plus invitante comme on dit aujourd'hui, la plus aimable aussi.

Ille est haute, escarpée, magiques par ses atrails, ses touffeurs, ses grèves. Elle possède deux sources toujours vives, des maisons de pêcheurs telles qu'on pourrait les imaginer à travers l'histoire ou l'histoire, une église néo-gothique — mais Dieu est parti — les ruines grises et sales d'un château du XVIIIème siècle et même un fort, qui ajoutent à sa beauté naturelle le charme discret des parures.

À ces caractères que les romanciers ont admirés sans réserve et rendus avec bonheur, Porquerolles ajoute sa végétation africaine, ses proménades, ses eaux poissonneuses que les écrivains — de marquis de Vogüé à Simenon, ont également célébrées. Car on se sent ici en communication avec le passé, le présent, et l'on voit, le lighthouse de ces « îles d'Or », détaché de la chaîne des Maures, de même que la population se dresse de ses îles secrets avec les légendes.

Les îles d'or

Ouvrons au hasard encore un livre et la gloire de cette Provence où l'homme goûte tant de joies et de paix. C'est la Côte d'Azur de Stéphane Légaré, qui



porte la date de 1884. Non seulement la mode n'a rien changé, mais l'esprit non plus. « Cet îlot plus à l'est c'est Port-Cros, et voici Bagaud, l'écluse fortifiée, et plus au levant encore, la longue décapure blanchâtre qui s'étend sur le ciel d'appelle l'île, comme les îles de la Terre. Elle est le groupe des quatre principales épaves rocheuses mentionnées et éternellement qualifiées par les géographes de l'antiquité. Pour le surplus, qu'elles aient emprunté leur dernière forme à l'œuvre des Hépatites dont le pommier et scutellari, il y a quelques siècles, ou qu'elles le doivent à un châtiment ou au soleil de leurs schistes micacés, les îles d'Or, ainsi que l'âge de fer les baptises, n'en restent pas moins présentes, de nos jours, aux plus curieuses investigations. »

« L'histoire et voir passer les peuples, le christianisme des processions de cénobites, le soldat peut y évoquer l'ombre terrible du Maure ou le léopardier sauvage de Khal-el-Din Barbarousse ; le grand seigneur et rêve du marquis des îles (Bertrand d'Orsenna, baron de Saint-Biancard, premier lieutenant du marquisat des îles d'Or créé par François Ier en 1531), devant les yeux de cette île immense passe le Minge mystérieux (François d'Orbetta, dit le Minge, ou marquis des îles d'Or). On ne saurait mieux écrire aujourd'hui encore. »

« Les petites, les Stoichades, ces îles rangées en ligne, ont ainsi vu vivre le monde et se faire l'histoire. Elles sont parsemées à des yeux, à des yeux de minutes qui contemplant le pays des Maures, le ciel et l'eau. Le philosophe avait raison de dire que l'on apprécie mieux les villes et les continents quand on a d'abord fait connaissance avec elles à travers les livres et les guides. »

Plus que tout autre sujet de nature, il faut « étudier » les îles d'Or et l'on veut, au hasard d'un voyage ou d'une aventure, en goûter partiellement le savoir et les secrets.

André BEUCLER.

LA PETITE HISTOIRE

des jardins de Versailles

(Suite de la première page)

des ormes, des tilleuls, des châtaigniers et des chênes, et, en moindre proportion, des arbres verts : sapins, ifs, cyprès, épicéas.

La majorité de ces arbres arrivait en petits plants : en 1668, 47.800 ormeaux, 14.300 châtaigniers ; 6.350 chênes, 10.340 ormes. Certains étaient amenés dans des chariots spéciaux, alors qu'ils avaient déjà 8 à 10 mètres de haut ! On les faisait venir de la forêt de Compiègne, de celle de Lyons, en Normandie ; même du Dauphiné. En 1684, Lyons fournit 2.328.000 pieds de charmes, et durant l'année suivante, la région Ouest et Sud de Versailles, jusqu'à 10 kilomètres du château, fut complètement boisée à cette époque, et

ce qu'il en reste aujourd'hui représente bien peu de chose.

Ces premières plantations durèrent environ un demi siècle. Au milieu du règne de Louis XV, le parc était délabré : les charmes offraient des trous et les bosquets se montraient très dénudés, ce qui nécessita la grande replantation du règne de Louis XVI. Si bien que de 1770 à 1789, le parc aux arbres grêles, sans ombre, fut délaissé pour Trianon.

Au XIXème siècle, l'apparition d'arbres comme le platane, changea encore l'aspect des jardins. Ceux-ci ne ressemblent donc plus que par leur dessin magnifique, au parc sur lequel Louis XIV promenait orgueilleusement ses regards.

R. L.



Une épigramme de Voltaire

La Camargo eut à vaincre bien des jalousies parmi les étoiles chorégraphiques de l'époque. Ses dédames avec Mme Prévost, qu'elle venait de détrôner furent célébrés et sa rivalité avec Mlle Balé fut immortalisée par l'épigramme, charmante, mais un peu injuste, de M. de Voltaire :

Ah ! Camargo que vous êtes brève !
[mais]
Mais que Balé, grand Dieu, est
[raffinée]
Que vos pas sont légers, et que les
[lignes] sont douces !
Elle est intimidée, et vous êtes
[nouvelle]
Les Nymphes sautent comme vous
Et les Grâces dansent comme elle !
A. RIGAUD.

BISCAROSSE - MARTINIQUE EN « WAGON-LIT VOLANT »

LORSQU'ON s'approche, à l'embarcadere de Biscarosse, d'un des extraordinaires hydravions qu'Alc France vient de mettre en service sur la ligne des Antilles, l'impression première est exactement celle d'un bateau volant, une sorte de tonnage de durhalum auquel se succèdent ajoutées les ailes d'argent rigides d'un gigantesque albatros : 56 mètres d'envergure, 46 mètres de la poupe à la proue, tels se présentent avec leurs six moteurs, les « Latécoère 631 ».

Une fois et demie les dimensions d'un « Constellation » et le tonnage qu'il enlève.

Le corps du tonnage, c'est la carlingue de l'avion, qui à l'arrière flotte directement sur l'eau, sans la tête et la queue, les deux entités d'ails ne sont là que pour l'équilibre, comme les bâtons d'un skieur nautique : tout le poids repose sur la coque.

La pièce du bec, une porte ouverte, le long des flancs des hublots. Vers l'arrière, une autre porte.

Entrons ! Un cockpit médian divise tout l'intérieur de l'avion, depuis la queue, où est installée la cuisine, jusqu'au bec, qui se referme avant l'envol. Des deux côtés de ce cockpit, les cabines de passagers : quatre alcôves à quatre places et quinze à deux places, et les cabines de toilette.

Au centre de gravité de l'appareil, dans sa partie la plus basse et la plus proche de la quille, un salon-bar avec ses banquettes, ses tabourets, et ses tables, occupe toute la largeur de la carlingue. Une échelle verticale monte par

une trappe à l'étage supérieur (poches de pilotage, de radio, etc.) ; d'où les mécaniciens, par des galeries ménagées dans l'épaisseur des ailes, ont accès en plein vol aux moteurs.

Chaque passager dispose pendant le jour d'un large fauteuil de cuir ou de madras et la nuit d'une couchette avec draps, formée par la réunion de deux à deux des sièges, pour la couchette du bas, et des dormeurs pour la couchette du haut. Les repas sont servis dans les cabines ; mais à tout moment l'on peut se réunir au bar, y boire un verre, y jouer aux cartes.

La « vie » à l'intérieur, d'un « Latécoère 631 » ressemble donc plus à celle qu'on peut mener en wagon-lit qu'à celle de l'aviation, qu'à celle de l'immanente majorité des grands avions actuels, où l'espace réservé à chacun est plus exigé.

L'équipage d'un « Laté 631 » comporte huit à neuf personnes dont trois stewards.

A Biscarosse, l'hydravion est d'abord remorqué à quelque distance de la base. Les moteurs sont mis en marche et réchauffés par dix minutes ou un quart d'heure de glissements sur l'étang. Les gaz donnent à plein : le « tonnage » de 70 tonnes quitte imperceptiblement l'eau, de l'avant, puis de l'arrière devient dressé. Quelques minutes après les flottes d'ails se replient, Golfe de Gascogne. Survol en biseau de l'Espagne et du Portugal. Les Canaries... Douze heures après avoir quitté les Landes, on redescend sur la mer, devant les sables de Mauritanie, à l'extrémité nord-ouest de l'A.O.F. Pendant que des chaînes d'approchent de l'hydravion pour le ravitailler en es-

sence, une vedette conduit les passagers à terre.

Port-Etienne, la seule escale du voyage, n'est guère qu'un havre de pêcheurs et de marins, doublé d'un aérodrome de la ligne Maroc-Dakar en bordure du désert. Mais la nourriture y est bonne et le vent, même chargé de sable, y entretient une fraîcheur assez surprenante sous cette latitude tropicale.

Avant la nuit l'on en repart tout droit pour la Martinique ; étape de 4.700 km., la plus longue que fasse actuellement l'on traite aucun avion commercial.

L'Atlantique se franchit à 3.000 mètres, environ d'altitude, dans un calme constant le matin, après une quinzaine d'heures de vol [qui se devienent seize ou dix-huit dans l'autre direction à cause des vents], la Martinique apparaît aussi rutilante d'averses et noyée de verdure que l'Afrique — la veille — était aride.

Une sorte de grande villa recueille les voyageurs sur une hauteur voisine d'où l'on domine la magnifique baie de Port de France.

Cocotiers, maisons de bois, flamboyants, cannes à sucre... On donc est cette Europe que nous quittons avant-hier ?

Tous les quinze jours, pour commencer, un « Latécoère 631 » va relayer la France aux Antilles.

D'ici peu, la liaison sera prolongée, par « Catalina amphibie », vers la Guadeloupe, la Guyane, l'Amérique Centrale.

Les plus long-courriers commerciaux du monde — et les plus confortables — ont pris leur vol à Biscarosse vers la mer des Antilles.

E. H.

Constance

Enfant précieuse des nues,
Mirage de l'aube et de l'eau,
Ineffable méli-mélo
De chars astraux et de charmes,
Dans le brouillard qu'elle dilue
Reichenau m'est apparue.

Ensemble, ils ovale et presque,
Les peupliers adamantins,
L'église, ancêtre de la ville,
Immobilisent le matin,
Voici, comme un royaume éteint,
Fumer Reichenau tranquille.

Le temps assoupli des poètes
Suspend son transport éternel,
Le décor s'allume et s'arrête,
Le passant sourit au poète
D'un cœur encore fraternel,
Et voit, dans son vol éternel,
Comme Reichenau s'arrête.

OLIVIER

LE PROBLEME ACTUEL de l'urbanisme et de l'habitation

Il n'y a certes pas de problème plus actuel, plus essentiel et plus urgent que celui de l'urbanisme. Tous les pays d'Europe, ou presque tous, ont subi des dévastations du fait de la guerre. Tous connaissent les problèmes de la crise du logement, et tous, devant la pauvreté de leurs ressources, sont dans l'impossibilité de répondre à l'appel angoissé des populations. Il s'agit de construire vite mais aussi dans des conditions techniques qui répondent aux exigences du confort moderne et aux possibilités offertes par les nouveaux matériaux. Les solutions qui vont surgir sont évidemment très différentes de ce qu'elles furent pour les architectes des siècles passés, comme les conditions de vie s'annoncent très différentes de ce qu'elles furent jusqu'à nos jours.

C'est pour confronter les solutions proposées par différents pays qu'a été organisée l'Exposition Internationale de l'Urbanisme et de l'Habitation à Paris, au Grand Palais.

Ainsi avons-nous vu se préciser, sous nos yeux, le style de notre époque; sans manifeste,

sans proclamation tapageuse, sans jouer aux esthètes chevelus, des ingénieurs et des architectes, en préparant le modèle de nos demeures de demain, en nous offrant l'exemple de ce que sera le cadre de notre vie, nous donnent en même temps l'image de notre intimité sentimentale, le reflet du milieu auquel nous devons nous habituer et que nous finirons sans aucun doute par trouver beau. Monde géométrique et linéaire comme une épure, monde qui a peur du superflu, des décorations, des coïncidences, des coins d'ombre ouais, de l'intimité, monde pour bain de soleil, frigidaire et lessiveuse automatique, où la radio tient plus de place que le rayon des livres.

Si nous semblons faire quelques réserves sur les réalisations proposées, c'est que la plupart de ces réalisations répondent à des commandes de l'Etat. Or, s'il est logique que les sociétés privées cherchent à obtenir le maximum de bénéfices pour les capitaux engagés, c'est-à-dire le minimum de dépenses, ce ne devrait pas être les bases de calcul de l'Etat. Avant tout il devrait proposer des conditions de confort matériel et moral qui satisfassent les besoins essentiels de l'homme et pas seulement les besoins physiques. Or, on peut dire que tous les créateurs qui ont participé à cette exposition sont qualifiés pour proposer les solutions les meilleures, car, dans les conditions difficiles qui leur sont imposées, ils ont fait preuve de tant de goût et d'ingéniosité qu'ils eussent atteint à des résultats bien plus attachants encore si les questions avaient été posées autrement, je veux dire de façon plus humaine.

La confrontation des différents pays permet aussi des observations très intéressantes; on y voit affirmer une manière d'internationalisme du goût; chaque pays certes, réussit à garder sa personnalité mais du fait que les problèmes sont à peu près les mêmes partout, que les matériaux ne sont plus des matériaux naturels et qu'ils peuvent être transportés rapidement d'un lieu dans un autre, les caractéristiques, les particularités trop régionales tendent à s'effacer et apparemment tout a fait exceptionnelles ou accessoires. Pourquoi s'étonner de cette manière d'unification? Au moment où l'on prétend à la nécessité de réduire les entraves des frontières, voilà enfin un domaine où la mise en commun ne soulève pas de graves questions diplomatiques, où les différents fragments de l'humanité se sentent solidaires les uns des autres, collaborent ou se séparent mais, donnent enfin l'image d'un devenir possible; sans haine et aussi sans asservissement.

Robert DUQUAY

R. C.



Le paddock à Deauville

L'actualité

À LA fin de cette saison qui vit se manifester les tendances les plus diverses, quelques esquisses de Raoul Dufy accrochées sur les murs de la Galerie Louis Carré, ont suffi pour redonner, dans l'actualité, la vedette à l'un des plus grands peintres actuellement vivants.

Si son nom ne vient pas tout de suite à l'esprit lorsqu'on cite les trois ou quatre plus grands des artistes français c'est le fait d'une injustice. Pourquoi cette injustice? D'abord parce que l'art souriant de Dufy ne semble pas, au premier abord, se prêter aux longues discussions esthético-philosophiques, donc ne pas être pris au sérieux par les discoureurs.

D'autre part, sur son œuvre, on n'a pas construit un système, parce que lui-même ne fait pas étalage de ses idées et que, de ce fait, nul n'a éprouvé le besoin de le transformer en chef d'école et de s'inscrire parmi ses adeptes.

Ainsi Raoul Dufy a-t-il, dans son temps, par la magie d'une expression dont le charme vient de lui seul et ne s'altère pas malgré la science technique de l'auteur. En effet, il est assez facile de prendre les apparences de Braque, de Matisse, de Picasso ou de Bonnard, de s'inspirer de leur technique et de la transformer en formule; c'est ce que l'on appelle faire école; mais imiter Dufy est autrement plus

de Raoul Dufy

compliqué: il y faut tout d'abord une habileté de dessinateur qui est déjà un sérieux obstacle et élimine bien des auteurs médiocres; Dufy a prouvé son originalité, non dans l'application de théories, mais au plus haut sommet de sa connaissance, au point où il peut être virtuose sans rien perdre de sa personnalité, de sa sensibilité, ni de ce que sa science conserve, en apparence de spontanéité. Son art est trop lié à son apport personnel pour pouvoir inspirer d'autres artistes; on n'y pourrait souscrire qu'en allant jusqu'au plagiat.

Il peut sembler pour le moins étonnant de placer aussi haut une œuvre qui, avant tout, paraît éduisante par des qualités de charme plus que de profondeur; mais il faut aussi se méfier et ne pas se laisser prendre à la fausse gravité des esthètes ni rejeter, comme facile, la science extrême d'un Raoul Dufy.

Il a su, avec les objets, se constituer une manière de vocabulaire. Lorsqu'il dessine, on a l'impression qu'il sait par cœur la forme de chacun des éléments du tableau. Il semble connaître ses modèles et les représenter selon un langage, un graphisme convenus. Chaque objet se traduit pour lui, par son schéma, tel un hiéroglyphe ou un idéogramme, mais non par un signe abstrait. Partant de ces formes savan-

par RAYMOND COGNAT

tes, auxquelles il réussit à donner une apparence élémentaire, il compose son tableau comme un poème, assemblant les objets comme le poète assemblerait les mots, accordant le rythme de leurs lignes et de leurs arabesques comme il accorderait des sons.

Il use, pour la couleur, des mêmes libertés et des mêmes transpositions, du même désir d'atteindre à une pureté exemplaire à force de raffinement et d'habileté. Paradoxalement il peut employer une couleur complètement opposée à la réalité pour obtenir la plus exacte expression de ce qu'il sent; je pense à certaines vues de Nice, où pour exprimer l'intensité du plein soleil il mit une grande tache noire au milieu de son tableau obtenant ainsi un effet d'une violence que n'aurait procurée aucune autre couleur.

Cette habitude de jouer avec les formes et les tons, de leur faire exprimer leur poésie secrète et, sans aucun doute, aussi celle qui est en lui-même, lui a permis d'aborder des sujets très différents et de les résoudre avec un étrange bonheur. Certes, il est relativement facile de séduire lorsque le thème est un champ de courses ou une plage, mais lorsque Dufy traite, de la même façon, une bataille mécanique sous un hangar c'est aller au-devant de la difficulté, et l'on ne saurait nier les mérites de sa victoire.

Est-ce dans ses origines normandes, dans ses longs contacts avec les cieux marins, avec les vastes horizons que Dufy a trouvé cette légèreté de nature fraîche, cette façon de placer chacune thème dans un air limpide, cette serene joie d'exister? Mais les origines, non plus que les conditions de formation, ne suffisent pas à expliquer les mérites d'un grand artiste.

Qu'importe en effet les leçons que Dufy a reçues de ses maîtres à l'École des Beaux-Arts du Havre, et, plus tard, à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il compte parce ce qu'il apporte de lui-même, par ce qu'il a su acquiescer et qui correspond à ses besoins. S'il doit une partie de ses préférences et de son instinct au pays qui l'a vu naître, pour la suite il a su, au contraire, transporter sa propre vision dans les lieux où il est né.

Que ce soit sur les hippodromes de Longchamps ou d'Angleterre, à Deauville ou à Perpignan, il y a, dans toute son œuvre, et, avant toute chose, sa propre présence, sa propre vision.



Le carnaval, composition de Raoul Dufy

UN LIVRE DE FOI ET DE BONNE FOI:

"Amour charnel de la Patrie" D'ANDRÉ DAVID

PROCHAINEMENT va être mis en vente en zone française d'occupation un des livres qui ont le plus servi notre cause aux Etats-Unis au moment où la France était coupée du reste du monde.

Il s'agit d'« Amour Charnel de la Patrie » dont l'auteur est aux U.S.A. pendant 4 années une action extrêmement utile. Il dirige l'Institut Charles Boyer et c'est là qu'il réalise la version française des sept films de la série « Pourquoi nous combattons » qui avait été commandée à Frank Kapra par le ministère de la Guerre des Etats-Unis.

C'est donc dire qu'André David n'est pas un inconnu. Il est en outre, le directeur-fondateur des grandes conférences des Ambassadeurs.

« Amour Charnel de la Patrie » n'est pourtant pas un livre inédit. Cet ouvrage a paru à New-York en 1944. Mais l'édition française n'avait point vu le jour. C'est là une lacune comblée puisque l'apparition en est prévue pour le mois d'octobre.

Ceux qui ont déjà lu cet ouvrage ont été frappés non seulement du grand souffle de foi et de patriotisme qui en anime les pages, mais aussi de sa forme très pure et très classique.

André David ne niera certes pas ses admirations et ses modèles: Michelet, Péguy, Barrès. Il est certain même qu'Anna de Noailles ne désavouerait pas certaines des images qui foisonnent dans ce livre au cours de périodes hautement inspirées.

Et, s'il faut absolument chercher des parentés, il n'est pas douteux qu'André David ne soit un des plus authentiques disciples de Jacques Maritain et s'il n'en a sans doute pas la profondeur théologique, il en a sûrement la généreuse pitié.

Les événements ont donné aux premières pages de l'ouvrage un accent prophétique très particulier. La première partie d'« Amour Charnel de la Patrie » intitulée: la Terre Natale, évoque Caen et ses environs en Normandie où quelques semaines après la sortie du livre allait avoir lieu le débarquement des troupes alliées. L'invocation à la Vierge qui termine ce chapitre est un poème d'une haute tenue.

Dans le chapitre suivant, on retrouve les accents d'un autre livre qu'André David écrivait avant guerre avec un dominicain: « Mon père, réponds-moi ». Et soudainement l'action littéraire s'engage sur une protestation passionnée au nom des

compatriotes restés sur la terre de France. C'est là qu'intervient la notion de culpabilité chère au régime de Vichy. Hautement, avec passion, mais aussi avec sérénité, M. André David pose la question de savoir si le « châtiment » est mérité. En toute conscience, en pleine liberté il répond: non.

Nous entrons alors dans un grand tableau historique sur lequel souffle le génie de 1789, puis l'auteur dresse un long bilan du martyre français sous la botte ennemie. Si sobre qu'il soit de style, ce passage est d'une sensibilité déchirée, horrifiée. L'appel aux morts final a des accents de souffrance mais aussi de foi qui ne trompent pas.

Le livre se termine sur une invocation à la Patrie. Elle rejoint le ton du début de l'ouvrage et lui sert à la fois de couronnement et de conclusion puisque ce dernier chapitre s'intitule: « La Terre des possessions réelles ».

Il serait difficile de classer l'ouvrage d'André David dans un genre littéraire défini. Il ne



s'agit pas d'une étude historique au sens où l'aurait entendu Michelet. Ce n'est pas non plus un pamphlet. Ce n'est pas toujours un poème. Peut-être pourrait-on parler d'essai, mais cette qualification non plus ne semblerait pas exacte.

Il s'agit tout simplement du témoignage d'un exilé qui, loin de la France, l'a aimée comme on aime une femme.

MARSEILLE RENAIT

(Suite de la première page)

qu'il ne pourrait conserver Marseille, préparé des destructions massives qui devaient couvrir sa retraite.

La Résistance déjà une bonne partie de ces mesures: l'antisabotage et les ratés firent qu'environ 40% des dispositifs de destruction ne jouèrent pas. Malgré tout, le port subit un véritable désastre dans la nuit du 21 août 1944, au moment où les troupes françaises, débarquées à Saint-Tropes, marchaient sur Marseille. Vingt-deux kilomètres de quais furent rendus inutilisables. Le 26 les Alliés pénétrèrent dans un port aux terre-pleins bouleversés, jonchés de grues renversées, de hangars effondrés, de rails tordus.

Dès le 15 novembre, une passe de 80 mètres de largeur et de 10 mètres de profondeur était réalisée dans le barrage d'épaves de la passe d'entrée nord du port. Le trafic du port s'accrut très rapidement. En octobre, on débarqua à Marseille et dans ses annexes de Port-de-Bouc 542.000 tonnes, en novembre 621.000, en décembre 408.000. La progression du nombre des postes à quel fut très rapide: ils n'étaient que 9 au 15

septembre et au 1er janvier 1945, 644 à 40.

Le 9 septembre, les unités de l'avant rejoignent la gestion du port à une unité du Corps des Transports spécialisés dans l'utilisation des ports; un régiment du génie fut mis à la disposition du commandant du port pour exécuter des déblaiements colossaux. Des détachements des marines militaires alliées, américaines, britanniques, françaises, procédèrent au déminage, au renforcement et aux dispositions d'épaves.

Cette unité de commandement, cette accumulation et cette concentration de moyens, techniques portèrent rapidement leurs fruits.

Grâce à une excellente organisation, le port, — sans tenir compte des hydrocarbures — réalisa un trafic moyen de 15.000 tonnes par jour et, en pointe, de 25.000 tonnes. Chaque jour, de 30 à 24 trains partaient de Marseille vers le Nord. Au port, organe de débarquement, les Alliés adjointèrent de vastes zones situées dans un périmètre de 30 kilomètres de la ville, où matériel et marchandises étaient stockés avant réexpédition. Ainsi les opérations de stockage et réexpédition étaient totalement séparées de celles du débarquement. Ravagée par

l'ennemi, avec un port à peine réparé, Marseille reprit sa vie dans de bonnes conditions remarquables de rapidité.

Le nombre des passagers n'a cessé de s'accroître: 309.455 furent enregistrés de janvier à avril 1947. Une chambre de commerce remarquablement active et bien dirigée engagea des crédits considérables pour le rééquipement matériel. Il ne restait, à la Libération, que 65 grues en état. Un grand nombre furent réparées, 25 commandées en Angleterre, 23 autres aux Etats-Unis, 50 en France. Les hangars W, démolis par les Allemands, ont été remplacés par des hangars métalliques, fabriqués en Angleterre pour entreposer le coprah, puis les oléagineux et les bananes. Certains mesurent 75 mètres de long, 300 de large.

Dès aujourd'hui, dix-neuf Compagnies d'armement font régulièrement escale à Marseille: les paquebots de la célèbre P.A.O. Peninsular and Oriental Steam Navigation Company y ont fait leur réapparition, après huit ans d'absence. Marseille, la vieille cité phocéenne, le havre royal, la métropole coloniale, passe son rôle traditionnel de porte de la Méditerranée et de l'Orient. R. D.

LE RENDEZ-VOUS de Cannes

L'OCCASION du festival qui se tiendra du 12 au 25 septembre, les techniciens mondiaux du cinéma se rencontreront à Cannes, où, se dérouleront les travaux de sept congrès :

- Congrès du cinéma pour la jeunesse ;
- Congrès ou festival du film amateur ;
- Congrès de la Fédération internationale de la presse cinématographique ;
- Congrès du film scientifique et technique ;
- Congrès des ciné-clubs ;
- Congrès des exploitants ;
- Congrès des auteurs de films.

L'ensemble de ces travaux revêt les caractères les plus variés : ensemble culturel, technique, et de délassement pur quand il s'agit du film d'amateur, dont le congrès est d'ores et déjà assuré de la participation d'une dizaine de pays qui tous soumettront un choix d'œuvres récentes. En revanche le congrès scientifique, organisé par l'Institut français correspondant d'est-à-dire, en fait, par les services de Jean Painlevé, est, comme son titre même l'indique assez clairement, consacré à l'apport du cinéma à la science, la participation de l'Argentine, de l'Autriche, de la Belgique, du Canada, de l'Égypte, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, des Pays-Bas, de la Pologne, de la Suède, de la Suisse, de la Tchécoslovaquie, de l'U.R.S.S., et des U.S.A., est d'ores et déjà assurée.

Plus précisément et essentiellement pédagogique seront les séances d'études du congrès du cinéma pour la jeunesse qui tâcheront de dégager les normes et les constantes du cinéma éducatif, avec sa double orientation : vers l'enfance proprement dite et vers l'adolescence première ; le talent éprouvé de propagandiste et de « montreuse d'images » de Mme Sonita Bô, l'animatrice du célèbre « Club Gendrilla », et les travaux poursuivis l'année en cours, de Mme Lohy-Hollobéque, auront naturellement une place importante dans ce congrès. Quant à celui des ciné-clubs, on imagine qu'il s'agira principalement d'échanges de vues sur les principes et les méthodes d'une éducation plus généralisée d'un public d'élite par la projection commentée des classiques ou des œuvres-témoins du cinéma — qui ont généralement disparu des circuits commerciaux. Releveront les congrès spécifiquement corporatifs : celui des auteurs de films, qu'organise M. Marcel L'Herbier, celui des exploitants celui de la presse cinématographique (critiques, journalistes, techniciens).

Cet ensemble de congrès permettra une prise de conscience plus grande des problèmes du cinéma mondial ; il sera aussi l'occasion d'une fixation organique de plusieurs catégories de travailleurs du cinéma : en somme, on pourrait dire que la « septième art » s'efforce désormais d'entrer dans la période constructive de l'après-guerre.

Le Congrès de la Presse (Fédération internationale de la Presse Cinématographique) sera le premier en date, et il aura pour mission de consacrer les statuts déjà arrêtés en principe à Bruxelles, au sein de la dernière. Les travaux d'études des scientifiques du cinéma prépareront l'assemblée générale constituée d'une Fédération internationale, assemblée qui se tiendra à Paris, du 2 au 7 octobre. Les spécialistes du cinéma-éducatif pour les jeunes et les organisateurs de ciné-clubs envisagent aussi de fêter les bases de la création d'associations internationales similaires.

Au sujet des ciné-clubs, il n'est pas indifférent de rappeler que la Fédération française groupe près de 100.000 adhérents répartis en 100 sociétés ; ces chiffres font pour le moment figure de record à travers le monde.

Jean QUEVAL

BRUITAGE...

Grete Garbo qui se cache à Cannes sous un faux nom aurait l'intention de tourner un film dans les studios de Nîmes. Elle admet, dit-on, le principe d'une interview qu'elle accorderait, dans deux ou trois jours, à la presse.

Tall'Pagosa, fille de la pétillante Brava, va débiter sur la scène, cet hiver, fixée à un pianiste de concert classique, elle chantera quelques refrains dont elle a composé musique et paroles.

On dit, d'autre part, que la maman Elvira prendrait la suite de Charles Dullin, à Sarah-Bernhardt.

LE CINEMA FRANÇAIS

dans les festivals internationaux de 1947

LES succès temporaires par le film français dans les Festivals internationaux de 1947, sont venus apaiser les inquiétudes qu'avait pu faire naître une situation majestueuse rendue difficile par l'élévation constante des prix et la concurrence de plus en plus active du cinéma américain.

Certes, la France produit encore trop de films faciles et on doit souhaiter vivement que l'ensemble de sa production s'améliore. En revanche, dès qu'on considère les œuvres pour lesquelles des moyens matériels importants ont été réunis ou dont on a confié la réalisation à des personnalités de premier plan, on constate que le cinéma français a peu de rivaux. Certes, les efforts faits depuis quelques années en Angleterre et en Italie sont de ceux qu'on admire. Je ne pense pas, pourtant, que ces deux pays possèdent en aussi grand nombre que la France : des aînés comme René Clair et Marcel Carné, des jeunes comme H. G. Clouzot, Jacques Becker, Claude Autant-Lara, Jean Delannoy,

profession cinématographique auxquels s'ajoutent jadis trois critiques, ont assisté à de nombreuses présentations qui se sont prolongées jusqu'au cœur de l'été. Cette Commission a tenu à voir même des films qui ne semblaient pas destinés à telles compétitions et leur choix, longuement discuté, s'est fait à la quasi-unanimité.

C'est sans surprise, certes, qu'on a appris que Bruxelles verrait Le Silence est d'Or, de René Clair ou Les Portes de la Nuit, de Marcel Carné. En revanche, le jury n'a pas hésité à choisir, par exemple, un film réalisé avec des moyens réduits, par un débutant — Calé du Cadrin, de Jean Cocteau — car il a paru intéressant de montrer que le pays était capable de réaliser des œuvres qui, comme celui-ci, sont très loin de constituer des super-productions.

À côté du Silence est d'Or, on a pu voir à Locarno, Nos coupables, qui n'est pas un chef-d'œuvre mais qui peut plaire à tous ceux qui vont au cinéma pour s'entendre raconter avec habileté une histoire passion-

Non moins audacieux est Quai des Orfèvres, l'auteur de ce film, H. G. Clouzot, a tourné, il y a quelques années, une bande Le Corbeau qui a suscité des polémiques passionnées. On peut prévoir qu'il sera de même pour Quai des Orfèvres qui, sous les apparences d'un drame policier, cache la peinture d'une société en décomposition qui se constitue d'ailleurs, en aucun cas, un tableau du Paris de 1947. C'est dans cette ville, et surtout dans les locaux de la police judiciaire que se déroule une action qui vaut moins par elle-même que par l'extrême maîtrise avec laquelle Clouzot l'a traitée.

Si le retour de ce dernier sur les écrans français est salué comme un grand événement, ce n'en est pas un de moindre importance que la rentrée de Jacques Becker qui n'avait rien donné depuis Falbalas, Antoine et Antoinette est une des plus belles réussites de ce genre qu'on a appelé le « nouveau réalisme » et qui, au cours de ces derniers mois, avec Bataille du Rail, Parobique, Les Bataillons du Ciel, a donné autant de grandes réussites.

Monsieur Vincent est sans doute la plus importante de toutes les réalisations françaises de l'année. Avec le souci de ne trahir, ni la vérité historique, ni l'esprit de ce grand saint, Maurice Cloche a porté à l'écran la Vie de Saint-Vincent



Jean Duvoy et Louis Jourvet présentent l'interrogatoire de Bernard Elie dans « Quai des Orfèvres ».

de Paul Pierre Fresnay dans ce rôle écrasant fait une composition digne de celle qu'il fit naguère dans La Grande Illusion.

Les Frères Bouquinquant que Louis Duvoy a tiré du roman d'un héros de la Résistance, Jean Prévert, Les Jeux sont faits, dû à la collaboration du romancier et auteur dramatique Jean-Paul Sartre et du cinéaste Jean Delannoy, Les Mandés de René Clément, d'autres encore, sont des œuvres qui témoignent pleinement de la vitalité du cinéma français qui, à aucune époque ne posséda autant de personnalités puissantes, tant de meilleurs en scène, de comédiens, de techniciens de grande classe. Et cela n'est pas moins vrai

dans le domaine du film de « court métrage » que dans le grand film romanesque :

Le Tempestaire, dû à l'un des pionniers du cinéma français, Jean Epstein, et Assauts d'eau douce, de Jean Painlevé (qui a obtenu une récompense importante) ont représenté les auteurs de documentaires à Bruxelles, non moins brillamment que ne les représentaient à Venise le Lieutenant de Vaiseau Cousteau, auteur de l'impigressionnisme Paysages du Silence ou André Michel qui a composé sur le poème d'Aragon, La Rose et le Révéla, un saisissant commentaire visuel.

Georges CHARENOL



Madeleine Robinson, Albert Préjean et Roger Pigault s'exploient dans « Les Frères Bouquinquant ».

René Clément, Louis Daquin.

Aussi que l'an dernier, à Cannes, on avait dû déplorer l'absence de la plupart d'entre eux, nous avons eu, cet été, la joie de les voir paraître tous dans les grands festivals et y remporter des triomphes mérités.

Je ne parle pas seulement des prix qui ont couronné certains films ; je veux dire que même si quelques-uns d'entre eux ont été discutés, on n'a pas fait à la France le reproche d'avoir choisi une seule œuvre indigne d'elle.

En effet, la collection des films français, destinés à être présentés aux festivals de Bruxelles, Locarno, Venise et Cannes a été faite avec un sérieux et une conscience rares. Un jury de douze membres présidé par M. Georges Hainman, Conseillers d'Etat, et comprenant des représentants des diverses branches de la

naute, Henri Decoin, le metteur en scène, a été passionnément aidé par la maîtrise de Michel Simon qui a obtenu d'ailleurs une récompense pour son interprétation.

Si Le Silence est d'Or a remporté les premiers prix à Bruxelles et à Locarno, les Festivals belge et suisse ont vu tous deux Le Diable au corps. On n'avait pas craint de faire participer cette œuvre à ces deux grandes manifestations, bien que le film tiré par Pierre Dast et Jean Autrenche du roman de Raymond Radiguet et mis en scène par Autant-Lara ait soulevé de vives controverses. Accueilli avec enthousiasme par les uns, par sa hardiesse, il choqua les autres qui ont été jusqu'à demander son interdiction.

Il était bon que le jury de Venise pût voir un ouvrage dont on peut discuter la conception, mais dont la réalisation est au-dessus de tout éloge. Henri Decoin, le metteur en scène, a été passionnément aidé par la maîtrise de Michel Simon qui a obtenu d'ailleurs une récompense pour son interprétation.

LA GALERIE DOREE

LE charmant, l'indolent Pierre de Hézier ne marquait de fermeté que dans l'innocence de cet axiome : « On doit partir de Deauville le soir même ou, au plus tard, le lendemain du Grand Prix. » Mais l'été ne veut pas mourir, la barre embrasée du Havre est toujours indoe de beau temps et éperduité rend Deauville à ses meilleurs amis. L'été s'éloigne la coupe. Les parterres ne font pas, l'immense plage devendra encore plus immense, et seuls les chevaux fouleront bientôt l'ourlet écumeux de la mer...

Pour ceux qui sont partis, y a-t-il eu d'autre spectacle que celui de la Galerie Dorée ? Ils ont joué, ils ont dîné aux Ambassadeurs, et sur le premier coup de minuit, quand l'obscureté saute s'est éteinte pour laisser tomber des fenêtres au rituel plus d'étoiles, les nouvelles venues n'ont pu s'empêcher, l'espace d'une seconde noire, de porter la main à leurs bijoux.

C'est là que le duc de Morny a eu la curiosité de venir voir ce qu'était devenue sa petite cité. Et sans après son inauguration, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, figuraient Deauville 1947. Aimé Clariond, habilement grimpé en duc de Morny, parut d'assez redoutable humour ; mais son refus d'ouvrir le bal n'empêcha pas les digneurs de se mêler aux ericelles et de danser jusqu'à trois heures du matin.

Mme Martine de Hoz, toujours belle, intimidait le jeune prince Aly Khan, dont la mère fut venue à Aix-les-Bains et l'est peut-être redevenue. Van Dongen, qui vient toujours lever sa palette à Deauville, esquissait le portrait de la troisième femme de l'Agâ Khan ; celle-ci est Cannoise et ne danse qu'avec son beau-fils, le prince Aly.

Les mêmes personnes, après avoir dîné aux Ambassadeurs, se retrouvaient au Brummel, dans un chahut de collégiens. Jamais encore un cabaret de cette classe n'avait vu des farandoles se nouer autour de ses tables, farandoles qui obligeaient l'orchestre à sortir avec elles pour aller donner l'habitude aux dormeurs du Normandy.

Il faut dire que cela se passait aux limites de la nuit, à l'heure imprécise où tel marchand de tableaux figurait Deauville 1947. Aimé Clariond, habilement grimpé en duc de Morny, parut d'assez redoutable humour ; mais son refus d'ouvrir le bal n'empêcha pas les digneurs de se mêler aux ericelles et de danser jusqu'à trois heures du matin.

Mme Martine de Hoz, toujours belle, intimidait le jeune prince Aly Khan, dont la mère fut venue à Aix-les-Bains et l'est peut-être redevenue. Van Dongen, qui vient toujours lever sa palette à Deauville, esquissait le portrait de la troisième femme de l'Agâ Khan ; celle-ci est Cannoise et ne danse qu'avec son beau-fils, le prince Aly.

Les mêmes personnes, après avoir dîné aux Ambassadeurs, se retrouvaient au Brummel, dans un chahut de collégiens. Jamais encore un cabaret de cette classe n'avait vu des farandoles se nouer autour de ses tables, farandoles qui obligeaient l'orchestre à sortir avec elles pour aller donner l'habitude aux dormeurs du Normandy.

Il faut dire que cela se passait aux limites de la nuit, à l'heure imprécise où tel marchand de tableaux figurait Deauville 1947. Aimé Clariond, habilement grimpé en duc de Morny, parut d'assez redoutable humour ; mais son refus d'ouvrir le bal n'empêcha pas les digneurs de se mêler aux ericelles et de danser jusqu'à trois heures du matin.

Mme Martine de Hoz, toujours belle, intimidait le jeune prince Aly Khan, dont la mère fut venue à Aix-les-Bains et l'est peut-être redevenue. Van Dongen, qui vient toujours lever sa palette à Deauville, esquissait le portrait de la troisième femme de l'Agâ Khan ; celle-ci est Cannoise et ne danse qu'avec son beau-fils, le prince Aly.

Les mêmes personnes, après avoir dîné aux Ambassadeurs, se retrouvaient au Brummel, dans un chahut de collégiens. Jamais encore un cabaret de cette classe n'avait vu des farandoles se nouer autour de ses tables, farandoles qui obligeaient l'orchestre à sortir avec elles pour aller donner l'habitude aux dormeurs du Normandy.

LES derniers championnats de France d'athlétisme, courses au stade olympique de Colombes, Marcel Hansenne a remporté de haute lutte, devant son camarade Chaldéat, son septième titre sur 800 mètres en 1' 50" 4/10. Il a allongé ainsi d'une unité une série ininterrompue depuis 1939, date à laquelle il conquit son premier titre. Il a été en outre deux fois champion de France de 1.500 mètres. Depuis, le dimanche 4 août, il a couru pour la dixième fois le 800 mètres en moins de 1' 51". Ajoutons encore qu'après avoir égalé le record de France de Séra Martin (1' 50" 4/10) en 1944, il est devenu, en juin dernier, troisième de France en 1' 49" 8/10. Marcel Hansenne, par ses performances et par la durée de sa espérance, est digne de figurer dans les annales de l'athlétisme français à la suite des fameux « mille » d'Autreluis : Séra Martin et Jules La Doussinière.

Marcel Hansenne est âgé de trente ans, mais il n'a jamais cessé de s'entraîner et de courir. Il a, de ce fait, gardé toute la souplesse et les facilités de récupération des athlètes jeunes. Il est grand, mince, avec un thorax puissant. Sous des cheveux d'un noir d'encre, son visage basané, mince et alpin s'élève d'un sancte piteux de jeunesse et de santé. Il est marié et père d'une petite fille. Il a passé toute sa jeunesse dans le Nord, à Tourcoing. C'est en jouant au basket qu'il a commencé, tout jeune, sa carrière sportive. A la libération de la France, Marcel Hansenne devint journaliste sportif. Il a écrit dans « L'Equipe », le grand quotidien sportif français, dans « Sud-Club », un hebdomadaire également sportif, et dans « Le Facteur Libre », journal d'information de Paris.

DE TRES BONS CHAMPIONNATS DE FRANCE

Je l'ai trouvé en son bureau, dans la grande salle de rédaction de « L'Equipe », boulevard Montmartre, en plein cœur de Paris.

— Ça que je pense de ces championnats de France ? m'a-t-il dit. Ce furent de très bons championnats, dont le vainqueur n'a pas été suffisamment exprimé par les résultats.

Entretien avec Marcel Hansenne sept fois champion et recordman de France du 800 mètres

J'ai été élu dans des progrès de mon camarade Chaldéat, que j'ai eu bien du mal à battre dans les trois derniers mètres du 800 mètres. Dans l'ensemble, les courses françaises de demi-fond et de

fond sont en progrès très nets. Nous sommes six à moins de 1' 50" sur 800 mètres : Chaldéat (1' 51"), Bley (1' 54" 3/10), Mayardone (1' 55" 4/10), douze de grandes promesses. De même



Hansenne dans le 800 mètres de championnat de France

Verrier (1' 53") et Wartelle (1' 53" 4/10) en 1.500 mètres. Et quel dommage que Puffon, blessé, n'ait pu se produire jusqu'à tout sur 5.000 mètres !

COUP D'OEIL SUR L'ATHLETISME EUROPEEN

— Et l'athlétisme européen, qu'en pensez-vous ? Nous voilà à un an des Jeux olympiques de Londres...

— Il faudra compter surtout avec les Scandinaves. Je ne parle pas des Américains, dont on connaît fort peu la nouvelle génération. Les Suédois, les Finlandais sont placés dans des conditions particulièrement favorables. Du fait de leur climat d'hiver, mais surtout, du fait des normes de leur pays. Les distractions n'y abondent pas et chacun s'y passionne pour l'athlétisme. Rien de tel pour faire éclore les champions.

A mon sens, Strand est le plus fort de tous. Hansenne n'avait déjà dit cela il y a plus de deux ans, alors que Strand n'était encore qu'un « livre » et ses services des champions confirmés. Il avait vu l'été. C'est à lui que je vois le plus de chances dans le 1.500 mètres des Jeux. Sur 800 mètres, le plus gros morceau à avaler sera sans doute Hansenne. Sur 500 mètres, il y a Shikhuia qui est très fort. Mais je crois que Hansenne après ses performances de France-Finlandaise et des Jeux universitaires sera sensationnel.

En sport, les performances du noir Suédois sont extraordinaires. Il devrait gagner. Mais gardons-le à l'écart ! C'est la question qui se pose, d'ailleurs, pour tout, faire des pronostics à un an de distance est toujours imprécis.

— Et pour les Jeux olympiques ?

— Ça ! Ne parlons pas encore de ça. Je vais essayer de ne pas y penser jusqu'à la fin du printemps prochain. A mon sens, on se prépare pas les Jeux pendant deux ou trois mois, on s'y prépare quatre ans, pendant tout le temps que dure l'olympisme.

Réellement, Hansenne n'a pas seulement la grande classe, il a aussi pour lui la sagesse, l'expérience, le bon sens. C'est beaucoup.

Pierre LOBNE

doc égyptien empêchant sa femme de distribuer ses éméraudes en porcelaine, et où Jean Effel s'obstinait à chercher des marguerites dans les cheveux de Roeline Derlain.

Etant donné l'agrément de ces soirées, on ne s'étonne pas que les gens ne se soient pas dérangés pour aller voir M. Eddy Gillain devenir son propre interprète, ou pour revoir des pièces aussi usées que le Maître de son cœur et les Amants terribles.

Par malheur, le public a également boudé des artistes de premier ordre. Nous n'y étions pas très nombreux le soir où Georges Kneass, plus courtois qu'autrefois sur son esprit magique, a réveillé Bach, Mozart, Orelli et Beethoven. Couronné de ses tresses blondes, la femme du maire de Deauville, Mme Fossier, redevenait Mary Morgan pour écouter la Sonate à Kreutzer, et l'ami mélancolique de Gérard Philou enlevant sur les toiles de Jazy des loges vides les poèmes roses parmi les fleurs roses.

Seuls les ballets des Champélysées ont fait des salles combles, avec la Fiancée du Sable, Jeu de cartes, les Forains, le Bal des blanchisseuses. Je ne dirai pas qu'ils n'ont rien perdu en restaurant leurs danses sur une scène aussi exigüe et en réduisant leurs partitions à deux pianos ; mais leur jeunesse et leur enthousiasme ont gagné à être vus de plus près, et la continuité de leur art était bien faite pour étonner sur le même plateau où Nijinsky et Karavina ont dansé le Spectre de la rose.

Enfin, comme l'année dernière, Deauville a eu la première des principaux films américains que nous verrons cet hiver à Paris. On attendait surtout Rascor's Edge. Aucune femme n'ignorait que Tyrone Power avait changé de cœur en tournant ce film, sa partenaire Gene Tierney lui ayant fait oublier Annabella. Les hommes étaient attirés par la réputation de l'œuvre, qui a demandé dix-huit mois de préparation et que l'on disait d'une grande exactitude technique. Ajoutez que Rascor's Edge a obtenu deux ou trois Oscars en mars dernier. Voilà de quoi soulever toutes sortes de curiosités. Quant au roman de Somerset Maugham qui a fourni le scénario, peu de Français le connaissent. Une épigraphe fameuse en explique le titre : « Entre l'amour et la haine, il y a un fil aussi fin que celui du rasoir. »

La vérité du film, toute en détails familiers et pourtant subtils, est infaillible.

Dans cette périlleuse aventure d'un aviateur américain de l'autre guerre qui abandonne l'amour pour trouver un sens à la vie, le metteur en scène a évité toute faute de goût. Nous sommes en présence d'une œuvre admirablement faite, mais dont l'âme est intermittente, neutre-à par excès de bon sens. Deux rôles secondaires l'important sur les protagonistes : Clifton Webb, en capitaine américain, et Anne Baxter qui, dans un personnage métrable se révèle l'égal de plus grandes comédiennes.

Paul LOBNE